

Comédie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212938>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous avons déjà donné cette kyrielle samedi dernier. Il s'agit d'une autre version.

Petit ciseau d'or et d'argent
Ton père, ta mère t'appellent au bout du champ
Pour te donner du lait caillé
Où les souris ont barboté
Pendant deux heures de temps
Va-t'en Petit Jean
Dans ton régiment.

Enic, bénic, trop, tré
Trif, traf, gommé
Scabo, zingueno
Tim, pan, touz, ouz.

Am, scham, tram
Pic et pic et kommegram
Bour et bour et ratadram
Misch tram.

Trois petits moines
Sortant du Paradis
La bouche pleine

Jusqu'à demain midi
bis Clarinette, clarinette
Mes souliers ont des lunettes
Pomme, poire, abricot
Il y en a une de trop.

Un jour, j'allai dans mon jardin
Cueillir une branche de romarin.
Un rossignol vint se percher sur ma main.

Il me dit :

Les hommes ne valent rien
Les garçons encore bien moins
Et les filles on n'en dit rien,
Car elles ne font que du bien.

Il semble que les enfants d'aujourd'hui ont
un peu perdu l'imagination. Voilà tout ce que
j'ai pu récolter parmi eux :

Ma grand'mère est enfermée
Dans une boîte à chicorée
Quand le diable l'ouvrira
Ma grand'mère en sortira.

Ils ont aussi la souris verte, mais après : « Je
la montre à ces Messieurs », ils ajoutent :

Ces Messieurs me disent,
Trempez-la dans l'huile,
Elle deviendra un escargot...

Ce qui est un miracle assurément, mais ne
donne pas de rime, ce qu'exigeaient les enfants
de notre temps. (A suivre.)

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES CHALETS DE LA ROSELINAZ

11

La chose arriva comme il disait. Quelques jours
plus tard, tout le plateau de la Roselinaz était cou-
vert d'une épaisse couche de neige, et il fallût inter-
rompre le travail commencé.

Après un été et un automne pleins de vie et de
mouvement, la Roselinaz vit revenir les jours longs
et tranquilles de l'hiver. Charles dut plus d'une fois
descendre à Morcles, même dans la plaine, pour
son commerce de fromages. Ces absences rendaient
à sa femme les jours plus longs encore et surtout
plus tristes. Elle pensait constamment à son pauvre
père, et un immense désir de le revoir la prit.
Depuis plusieurs mois, se résignant à obéir à la
volonté de son mari, elle n'avait pas cherché à se
rapprocher du vieillard. De temps en temps elle
avait eu de ses nouvelles par les ouvriers de la
forêt ; parfois aussi, un coup de fusil tiré dans la
montagne était venu retentir jusque sur la Roseli-
naz, et Marie avait pris l'habitude d'y voir une
espèce de salut que lui envoyait son père.

Mais la neige forçait maintenant le chasseur de
se renfermer dans sa demeure, et sa fille n'enten-
dait plus parler de lui. L'angoisse la saisit. Elle se
dit que peut-être il était malade, peut-être même
mort...

Un matin, au moment où son mari allait se met-
tre en route pour Saint-Maurice, Marie, ne pouvant
plus supporter les pensées qui l'obsédaient, le
retint par la main. « J'ai quelque chose à te deman-
der Charles. »

¹ Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les
plus agréables de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874,
par la Feuille d'Aïcis de Lausanne. Son directeur a bien
voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle
n'est pas signée.

— Qu'y a-t-il ? dit-il du ton brusque qu'il avait
habitué de prendre avec sa femme.

— Je voulais te demander si les deux valets ne
pourraient pas établir un sentier jusque chez mon
père, je voudrais le revoir ; voilà bien des mois
que je ne lui ai pas parlé ; j'ai peur qu'il ne soit
malade, peut-être n'est-il plus. Je t'en prie, Charles !

— Comment ! il y a longtemps que tu ne l'as vu,
fit Charles, d'un air de doute et d'un ton presque
ironique ?

— Pas depuis le jour où il nous a quittés.

— Bah ! tu ne l'as pas vu depuis ce jour-là ?

Le ton avec lequel ces paroles étaient pronon-
cées causa une grande douleur à la malheureuse
femme à qui elles s'adressaient. Elle baissa la tête
pour cacher ses larmes prêtes à déborder et se tut.

Charles interpréta ce silence à sa façon : Ecoute,
dit-il avec dureté, les choses sur lesquelles je ne
te demande rien, tu peux les garder pour toi, mais
puisque tu veux commencer à en parler, j'entends
que tu ne me dise point de mensonges.

A ces mots, Marie se redressa soudain ; de ses
yeux sortit un éclair d'indignation qui força Char-
les Chezau à baisser la tête à son tour. Que dis-tu ?
des mensonges ! est-ce qu'en ma vie j'en ai jamais
dit un !

— Si ce n'est jamais, c'est en tout cas à présent,
quand tu prétends me faire croire que tu n'as pas
vu ton père depuis des mois.

Marie se couvrit le visage des deux mains et
éclata en sanglots. « O mon Dieu, s'écria-t-elle, tu
me punis justement pour avoir pu oublier jusqu'au-
jourd'hui mes devoirs envers mon pauvre père. Je
ne le ferai plus. »

L'indignation avec laquelle sa femme repoussait
l'accusation de mensonge, et la profonde douleur
qui s'exprimait par ses sanglots, touchèrent le cœur
endurci de Charles. Après quelques secondes d'hé-
sitation il se rapprocha et posant la main sur
l'épaule de celle qu'il venait d'offenser si gravement,
il lui dit : « Mais si tu n'as pas vu ton père depuis
ce temps-là, tu n'as pas pu non plus savoir ce qu'il
m'a fait ? »

— Non, je ne l'ai pas su.

— Je croyais que tu savais tout ; que ton père et
toi vous vous étiez entendus pour agir comme il a
fait. Mais s'il en est comme tu dis, qu'à moi ne
tienne ; dis aux valets de faire le sentier, seulement
ne me parle jamais de ton père ; il a raison, nous
ne pourrions vivre ensemble.

Charles s'approcha du petit lit où reposaient ses
enfants, les contempla un instant, puis sortit en
laissant, pour la première fois depuis longtemps,
s'échapper de sa bouche un « au revoir » quelque
peu affectueux. A peine dehors, il revint sur ses
pas. « M'as-tu appelé ? » cria-t-il à sa femme, qui
séchait ses larmes auprès de ses enfants et cher-
chait, dans les caresses qu'elle leur prodiguait à se
remettre de la violente émotion qu'elle avait éprou-
vée.

— « Non, » et, s'adressant au petit Louis, quelle
tenait sur son bras, elle ajouta : Donne la main à
ton père et dis lui adieu. L'enfant tendit ses joues
roses à son père, qui lui donna un baiser et s'en
alla en disant à Marie : « Il me semble que j'oublie
quelque chose ; je reviendrai de bonne heure, ce
soir. Adieu, ma Marie. »

Avant de s'engager dans le sentier dangereux
qu'il avait fallu ouvrir pour descendre au village,
Charles jeta un dernier regard en arrière. Le chalet
qu'il venait de quitter était comme enseveli dans la
neige ; les valets travaillaient avec ardeur au che-
min à établir jusqu'au chalet de Jean Toine. A part
cela, tout était silence sur le plateau de la Roseli-
naz. Mais plus haut, au-dessus de la forêt et le
long des rochers qui s'étendent au loin en longues
parois grisâtres, de noirs nuages se promenaient,
poussés tantôt dans une direction, tantôt dans une
autre par le vent du midi.

Charles avait à peine quitté Saint-Maurice pour
revenir à la Roselinaz, que le vent, la vaudaire, se
mit à souffler avec une violence redoublée. Sous
son souffle chaud, la neige qui couvrait les pentes
de la montagne se mit à fondre et quand notre
voyageur atteignit Morcles, il put se convaincre
qu'il lui serait bien difficile d'aller plus loin, de ren-
trer chez lui le même soir.

A la pinte de Jean-Toine Guillat, où il s'arrêta un
instant, on voulut le retenir, mais excité par de
vagues craintes, par le pressentiment que les siens
courageaient là-haut un grand danger, Charles Chezau
se remit aussitôt en route. Au-dessus de Morcles,
la neige, amollie, commençait à fondre. Le torrent

glacé, se reprenait à couler ; des masses de neige
s'étaient mises en mouvement, barraient tout pas-
sage et ce n'était qu'avec des efforts inouïs que Char-
les parvenait à les franchir.

Harassé de fatigue, trempé de sueur, il n'en
marchait pas moins aussi rapidement que le lui per-
mettait l'état du chemin ; la nuit approchait ; à
la crainte de ne plus pouvoir avancer, se joignait
chez Chezau un sentiment d'angoisse toujours plus
vif. Tout à coup, du côté valaisan de la vallée, un
bruit sourd vint se perdre sur les pentes de la mon-
tagne vaudoise, le son de la cloche d'alarme se fit
entendre. Charles, saisi, s'écria à voix haute : C'est
une avalanche à Salvan !

Ce mot d'avalanche le frappa comme s'il fut sorti
d'une bouche étrangère et qu'il fût pour lui un
avertissement et il reprit sa marche ou plutôt sa
course avec une hâte fiévreuse qui ne lui permet-
tait de voir ni les dangers ni les obstacles.

Charles atteignit enfin le plateau de la Roselinaz.

Le vent ne soufflait plus. Le silence était complet.
Déjà le chalet se détachait comme une masse noire
sur la neige, quelques pas encore et Charles était
auprès des siens. Soudain, un roulement lugubre
se fit entendre bien au-dessus de la forêt, sur les
hautes pentes de la dent de Morcles. Charles n'eut
que le temps de pousser un cri : Ma femme, mes
enfants ! l'avalanche ! » Et il se précipita en avant.

Un instant, la forêt parut s'agiter sous l'effort d'un
vent furieux, les arbres plierent, et au moment où
Charles atteignait le chalet, éperdu, presque hors
de lui, appelant toujours sa femme et ses enfants,
un grand craquement se fit entendre. L'avalanche
était là. Le malheureux allait forcer la porte, cou-
rant au-devant d'une mort certaine, quand tout à
coup, il tomba presque sans connaissance ; vague-
ment, il se sentit saisir et emporter par une main
d'une force surhumaine. Une seconde plus tard, le
chalet de la Roselinaz avait disparu, ou plutôt, ses
débris gisaient dans la vallée au-dessous du pla-
teau.

Quand Charles revint à lui, couché dans un bon
lit, il ouvrit de grands yeux en voyant à ses côtés
sa femme qui pleurait, et son beau-père qui le con-
sidérait d'un air morne. Il lui fallut un moment
pour se rappeler ce qui s'était passé et pour savoir
où il se trouvait.

— Dieu soit loué ! Charles, je suis arrivé à temps
dit Jean-Toine ; l'avalanche allait l'engloutir.

Et il raconta à son gendre comment, dans la jour-
née, prévoyant l'avalanche, il avait fait venir chez
lui Marie, ses enfants, les gens du chalet, trans-
porté le bétail et sauvé tout ce qu'il y avait de plus
précieux ; comment au bruit de l'avalanche, il était
accouru, avait aperçu Charles et l'avait rejoint à
l'instant même où une énorme masse de neige, se
précipitant par la trouée que l'exploitation d'une
partie de la forêt avait causée, allait emporter le
chalet.

Charles garda un instant le silence, puis, prenant
dans ses mains celles de sa femme et du vieux
Toine, il dit à voix basse : « Oh ! pouvez-vous me
pardonner ? »

Jean-Toine, posant sa main sur le front brûlant
de son gendre : « Depuis longtemps j'avais tout par-
donné au mari de ma fille. » Marie se jeta au cou
de son père, puis prit dans ses bras la tête de son
mari et, pleurant et souriant à la fois, la couvrit de
baisers.

L'avalanche avait ramené les beaux jours à la
Roselinaz. Fin.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 17 au
jeudi 22 mars.

Dimanche 18, en matinée, à 2 h. 15, et en soirée,
à 8 h. précises : *Jalousie*, comédie en 3 actes et
L'Auberge rouge, drame en 2 actes.

Jeudi 22, à 8 h. 15, Gala belge avec Jean Fro-
ment : *Le Cloître*, de E. Verhaeren et *Vers la*
Flandre, pièce inédite.

Vendredi 23 : *Soirée des Internés*.

Dimanche 25, matinée et soirée (clôture de la sai-
son de comédie) : *Le Cloître* et *Vers la Flandre*.

Comédie (Kursaal). — Prochains spectacles :
Samedi 17, dimanche 18 (matinée et soirée) : *Di-
vorçons*, comédie en trois actes de Victorien Sar-
dou et E. de Najac.

Mardi 20 mars, soirée classique : *Les Femmes
Savantes*, comédie en cinq actes et *Le Malade
Imaginaire*, comédie en trois actes, de Molière.

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Albert DUPUIS, successeur.